
L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA MANTE RELIGIEUSE — L'ARAIGNÉE ET SA TOILE

I. — LA MANTE RELIGIEUSE

Parmi nos insectes européens, les Mantes s'affirment comme des petites créatures bien singulières. Elles mesurent cinq ou six centimètres de longueur et leur couleur varie selon les espèces et même selon les milieux où elles se trouvent placées : elles passent notamment par toute la gamme des verts.

Il ne peut être question ici que de la Mante Religieuse, la *Mantis Religiosa* de Linné. Elle vit dans tout le bassin de la Méditerranée et dans plusieurs pays vignobles de la France occidentale, le Poitou et l'Anjou, par exemple[1].

Le corps des mantes est pourvu d'un long corselet auquel viennent se souder deux grands bras. La Mante religieuse les replie, à l'arrêt, dans un geste de supplication qui l'a fait appeler en Provence *lou prego Dio*, « celle qui prie Dieu[2] » ; ailleurs, on la nomme la « Mante-prie-Dieu », la « Religieuse », la « Dévote » (Fig. I) et aussi, nous verrons plus loin pourquoi, « La Guide ».



Fig. I. — La Mante dans son attitude de prière.
D'après J.-H Fabre, *Mœurs des insectes*, p. 60, pl. n° 4.

Les mœurs des mantes, qui ne se nourrissent que de proies vivantes, de la mante femelle surtout, sont atrocement cruelles : celle-ci dévore la tète de son mâle pendant l'acte même qui les unit et ne desserre son étreinte que pour repousser un cadavre ! Cette cruauté commune du reste à plusieurs autres insectes, était sans doute ignorée des Grecs qui ont beaucoup honoré la Mante ; ils lui prêtaient un étrange pouvoir de divination, *manteia*, d'où le nom qu'ils lui ont donné *Mantis*, la Mante, c'est-à-dire la devineresse, l'Inspirée, la Prophétesse. Ne disaient-ils pas

[1] Cf. R. Drouault, *Le Loudunais*, p. 1, *Les Paysages et Monuments du Poitou*.
[2] Cf. *Grande Encyclopédie*, t. XXII, p. 1178.

qu’à la seule vue d’un voyageur cette bestiole devinait le lieu où il devait se rendre, les dangers qui l’attendaient sur le chemin, et lui indiquait, d’un geste sûr, la direction à prendre pour les éviter (Fig. II).



Fig. II. — La Mante faisant, de l’une de ses pattes de devant, son geste indicateur.
(D’après nature deux tiers de grandeur réelle).

Ces imaginations, probablement conçues par la Grèce antique ou recueillies par elle d’un monde plus ancien, se sont répandues en Europe partout où vit la Mante ; le savant entomologiste français Fabre, parle ainsi de l’étrange insecte : « L’homme des champs n’est pas difficile en fait d’analogies ; il supplée richement aux vagues données des apparences. Il a vu sur les herbages brûlés par le soleil un insecte de belle prestance à demi redressé majestueusement. Il a remarqué ses amples et fines ailes vertes, traînant à la façon de longs voiles de lin, il a vu ses pattes antérieures, des bras pour ainsi dire, levées vers le ciel en une posture d’adoration. Il n’en fallait pas davantage ; l’imagination populaire a fait le reste ; et voila, depuis les temps antiques, les broussailles peuplées de devineresses en exercice d’oracle, de religieuses en oraisons[1] ».

Tous les symbolismes, et celui du Christ en particulier, doivent ainsi beaucoup à l’imagination populaire.

Une autre donnée, très ancienne aussi, mais qui n’est pas éclose dans la pensée des simples, fait de la Mante l’emblème de la facilité avec laquelle, souvent, l’esprit de l’homme s’adapte à celui du milieu où il évolue. M. Beulé a parlé ainsi de ce symbolisme psychologique : « La mante prie-Dieu est un joli insecte qui, dès qu’on l’approche, replie ses pattes de devant, les joint, et semble demander grâce ; on remarque en Attique qu’elle prend la couleur du sol où elle vit, verte dans les lieux verdoyants, grise dans les terrains dépouillés, rousse sur les roches brûlées. De même l’homme subit le reflet de ceux qui l’entourent ; sensible aux impressions d’autrui, leur empruntant, malgré lui, la couleur de ses idées[2] ». Ce qui autorise le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es ».

Les symbolistes chrétiens d’autrefois, doctes clercs et gens simples des champs à qui la tradition avait fait connaître le prétendu pouvoir de divination de la Mante Religieuse et sa charitable manière de faire bénéficier de ce don les voyageurs égarés, ou menacés de dangers, ont vu en elle, comme en plusieurs autres animaux,

[1] J.-H. Fabre, *Mœurs des Insectes*. Extraits de *Souvenirs entomologistes*, t. V, p. 57.
[2] M. Beulé, *Journal de mes fouilles*, in *Gazette des Beaux-Arts*, n° d’avril 1872, p. 287.

l'image du « Bon Guide », du guide sauveur dont la liturgie catholique latine acclame ainsi la divine assistance :

> Tu Dux ad astra et semita
> Sis meta nostris cordibus.
>
> « O Vous ! notre Guide et notre route vers les cieux
> Soyez le but des désirs de nos cœurs[1] ».

La Mante Religieuse, en tant que secourable indicatrice se prêtait heureusement à symboliser le Christ qui indique à chacun, par sa doctrine et les inspirations intérieures de sa grâce, le droit chemin qu'il faut suivre, le Christ qui réalisa, sur le Calvaire, le grand geste sauveur, geste de compatissant amour qui dirigea vers la voie du salut la vieille humanité en quête d'un sûr chemin.

II. — L'ARAIGNEE, ANTITHÈSE DE LA MANTE ET SA TOILE

Ainsi, nous disent les antiques croyances, la Mante vient au secours de l'égaré, et ses gestes coutumiers sont des leçons. Ses grands bras se lèvent d'abord comme pour indiquer que tout recours doit être demandé au ciel, puis leurs extrémités se joignent comme les mains des hommes qui prient ardemment, enfin, son bras s'étend et montre le sûr chemin, la route heureuse. Elle est l'image du Christ, guide des âmes. Par contre, dans la réalité, l'Araignée hideuse se présente bien comme l'antithèse de la Mante pieuse, loyale et secourable : partout elle établit des embûches de trahison, elle arrête ainsi dans leur vol joyeux les insectes ailés ; elle les immobilise dans ses fils, les étreint, les tue et se nourrit de leur vie.

Toutes les araignées possèdent au-dessous de leur bouche deux organes, les « chélicères », pourvus de crochets aigus canalisés de deux rainures qui, des glandes productrices, leur amènent le venin dont elles engourdissent leurs victimes, avant de les achever.

M. L. Berland a donné dans la *Revue Scientifique*, il y à quelques années, une étude des plus intéressantes sur l'anatomie et la physiologie des araignées, d'où il ressort que les Anciens ont exagéré parfois la gravité de la piqure venimeuse de ces insectes ; il n'en reste pas moins qu'elle est toujours nocive pour l'homme, parfois mortelle. C'est le cas pour les grosses araignées d'Afrique et d'Amérique, les mygales qui prennent des oiseaux ; celles du Brésil, les plus terribles, font parfois mourir, dit-on, un homme dans un délai de deux ou trois heures[2], mais ces énormes insectes ne se rattachent point à l'antique symbolisme d'Europe.

L'araignée dont il s'est particulièrement effrayé, c'est celle dite de Tarente, la *Tarentule*, la *Lycosa (aranaca) tarentula* de Latreille, qui atteint parfois quatre ou cinq centimètres de longueur. Commune dans le centre et le sud de l'Italie on la

---

[1] *Brév. rom*. Off. *Ascent. Domini*, Hymn. vespr. *Salutis humanae Sator*…, V.
[2] Cf. E. D. *Le Paradis des Serpents*, in *Écho de Paris*, 17 déc. 1930, f° 4.

trouve aussi dans la Sicile, l'Albanie et la Grèce occidentale. À vrai dire, sa piqure, qui provoque presque toujours la fièvre et parfois le délire, n'est pourtant pas aussi dangereuse qu'on le disait autrefois, et ceux-là seuls en meurent qui sont préalablement disposés à cet avatar par un mauvais état général.

L'ancienne pharmacopée italienne soignait drôlement les malades piqués par la Tarentule : des musiciens spécialisés dans l'exécution de mélodies rythmées sur une cadence entraînante, leur répétaient sans arrêt les mêmes airs au son desquels on leur faisait danser, jusqu'à épuisement, ce qu'on appelait la tarentelle. Cette musicothérapie qui fait songer à celle dont le jeune David gratifiait le roi Saül[1] ne fut cependant pas le seul remède employé contre le venin de la Tarentule : les anciens Grecs lui préféraient, avec raison, je crois, les sucs de l'herbe *Phalagion*, dont nous aurons à reparler plus tard, et qui passait, chez eux, pour délivrer les malades des hallucinations et délire consécutifs à la piqûre de la Tarentule. Les cerfs, dit Elien, se guérissent de cette morsure, en mangeant du lierre sauvage[2].

Les araignées *Latrodectes* de Corse et des rives méridionales de la Méditerranée ne valent guère mieux que celles de Tarente et partagent avec elles les malédictions des hommes.

En France, deux autres variétés d'arachnides sont également mal famés : l'une d'elle, en certaine province, ne s'indique qu'en secret sous le nom d'*Araignée de la Mort*. Des confidences paysannes m'ont appris comment certains criminels recueillent son venin et s'en servent pour essayer de se débarrasser de ceux qu'ils détestent. Jamais, paraît-il, un homme ne survit plus de cinq ou six mois à l'absorption de ce poison dont nul remède ne pourrait arrêter l'effet…

L'autre araignée, dite *Araignée de Saint-Fiacre* (Fig. III), est très commune dans les bassins de la Loire et de la Seine, en Ile-de-France, notamment. On y trouve sa toile tendue verticalement dans tous les jardins et le long des haies, de fin juin à novembre ; c'est la plus somptueusement vêtue des araignées françaises, sa robe est d'un beau gris marquée de noir ; elle porte sur son dos une très belle croix blanche prolongée par des points de même couleur.



Fig. III. — L'Araignée dite de Saint-Fiacre.
Grosseur réelle maximum, d'après nature.

[1] *Liv. de Samuel*, XVI, 14-25.
[2] Elien, *Hist. div.*

Sur tout autre animal ce signe sauveur l'eut fait ranger au nombre des emblèmes du Seigneur, et l'esprit fertile des anciens symbolistes eut bien trouvé une quelconque raison pour expliquer cette faveur mais l'insecte qui nous occupe ici a eu la malchance de voir appliquer à son endroit une interprétation toute différente : « C'est, dit-on encore, en certaines campagnes, la Croix du diable (!) qu'elle porte la tête en bas » (Brie-Comte-Robert, Seine-et-Marne, 1932). Si discutable que ce soit, nous touchons-là à la question si importante autrefois du renversement des symboles et notamment du signe de la Croix. Et c'est assurément l'explication de l'antipathie particulière attachée par l'ancien traditionnisme à l'Araignée de Saint-Fiacre.

Pourquoi voulait-il aussi que la morsure de cet insecte, inoffensive durant le jour, soit la nuit très dangereuse ?

En fait, cette araignée, qui n'entre jamais dans nos maisons, ne mord non plus quasi jamais : les pêcheurs de la Seine la prennent entre leurs doigts pour la fixer vivante à leur hameçon quand ils veulent pêcher le chevenne, et n'en sont jamais mordus, encore que ces mandibules soient pourvues de bons crochets (Choisy-le-Roi, 1933).

Hier encore, la pauvre bestiole passait cependant pour procurer à ceux qu'elle mordait un égarement d'esprit qui pouvait durer trois jours, et dont il fallait demander la guérison à saint Fiacre, patron des anciennes corporations de Jardiniers et fêté par l'Église le 30 août ; c'est l'époque où, disait-on, la piqure de cette araignée est à son maximum de malfaisance.

Les troubles mentaux que produit réellement le venin des Tarentules et des Latrodectes, et que la croyance populaire attribuait également à tort à celui des Araignées de Saint-Fiacre, explique pourquoi l'ancienne oniromancie ou divination par les songes, prétendait que rêver d'une araignée tissant sa toile était un avertissement des dieux d'avoir à se garder de quelque proche folie capable de mettre en danger l'honneur, l'existence ou la fortune[1].

En France, l'Araignée de Saint-Fiacre, moins mauvaise que sa réputation, concentre cependant en elle, bien souvent, toute l'animadversion de l'homme pour les diverses variétés de sa race : c'est sans doute pourquoi M. Pierre Boucard a représenté pour la couverture de son livre récent *Les dessous de l'Espionnage allemand*[2], une image gigantesque de l'Araignée de Saint-Fiacre, au centre de sa toile et portant sa croix blanche sur le dos.

III. — L'ARAIGNÉE DANS LE SYMBOLISME RELIGIEUX ET PROFANE

D'autres araignées doivent être aussi, dans les divers pays d'Europe, le sujet de croyances plus ou moins fondées, plus ou moins superstitieuses, et dans toute la

---

[1] Cf. Mlle Lenormand, *La Clef des Songes*, p. 24.
[2] Paris, 1931, aux *Éditions documentaires*.

chrétienté, cet insecte a été regardé comme l'image emblématique de Satan, le traqueur perfide des âmes que représentent, en cette occurrence et par exception (comme dans le symbolisme de l'Hirondelle), les éphémères et les mouches qui se fourvoient dans ses toiles. Placée au centre de son filet ou cachée dans un recoin obscur, elle attend ses victimes qui sont irrémédiablement perdues dès qu'elles se laissent arrêter par ses fils.

Au XIIIe siècle, Pierre le Picard en son *Bestiaire* nous a dit que l'Aragne est l'image du diable qui appareille et tend ses rets, et travaille à prendre et à perdre les âmes des hommes : ceux-ci, par luxure, ivresse, homicide ou convoitise, entrant en ces rets[1].

Le plus souvent, l'Araignée représente, en iconographie ancienne, le démon de la Luxure et plus spécialement son plus habituel agent, la prostituée séductrice et provocatrice ; c'est elle qu'il faut voir en ces bijoux où l'araignée se tient au milieu d'un réseau (Fig. IV), parfois même une femme nue remplace au centre du filet, l'insecte malfaisant et perfide (Fig. V). Involontairement elle fait ainsi songer à ces amazones antiques dont parle Pomponius Mela qui n'ont, dit-il, pour toutes armes, que certains filets au moyen desquels elles enveloppent leurs adversaires, et les font périr en les tirant après elles[2].



Fig. IV. — Bijou en argent doré, XIXe siècle.
Collection Charbonneau-Lassay.



Fig. V. — « La Séductrice ». Tiré du *Tableau des vices de la Femme*, gravure d'époque Napoléon III (demi-grandeur).

IV. — LA TOILE DE L'ARAIGNÉE

Dans la spiritualité chrétienne, la toile de l'Araignée elle-même représente d'abord les « œuvres vaines », celles qui n'ont aucune valeur aux yeux de Dieu parce que, pesées au « poids du sanctuaire », elles sont, tels les tissus de l'araignée,

[1] Ap. Ch. Cahier, *Bestiaires*, in Mélanges *archéologiques (Le Bestiaire de Pierre le Picard)*, t. II, p. 212.
[2] Pomponius Mela, *Description de la Terre*, liv. I, XIX.

d'une déplorable légèreté : « Priez pour nous personnellement, écrivait, en l'an 405, saint Paulin de Nole, afin que nous ne soyons pas surpris à tisser des toiles d'araignées, à faire des œuvres sans mérite[1] ».

Le tissu léger de l'araignée fut aussi l'image de la fragilité humaine : « *Tabescere fecisti velut araneam animan ejus*[2]… Le coup de vent qui passe, le hanneton qui vole, la fleur qui tombe déchirent la toile et la ruinent : un rien, aussi, détruit la santé de l'homme et sa vie, et rien n'est plus fragile que l'intégrité de sa conscience et que la persistance de ses bonheurs.

Un autre thème a fait de la toile de l'araignée l'emblème des doctrines hétérodoxes, en lesquelles les âmes s'empêtrent sans pouvoir ensuite s'en affranchir. Ce symbolisme s'est répandu, dans l'Église catholique, surtout au moment de l'expansion du Protestantisme. Le recueil d'emblèmes religieux de Chavance a fait écho à cette donnée symbolique : il représente dans un médaillon les deux piliers d'une ouverture pratiquée dans un mur et donnant sur la campagne ; entre l'un et l'autre, une araignée a tendu sa toile verticale, et attend ses victimes. Au-dessous, quatre vers :

« L'Araignée, insecte odieux,

Surprend les Moucherons par sa toile fragile :

Ainsi toute Doctrine et frivole et subtiles

Tend aux faibles esprits des filets captieux[3] ».

Sous l'empire de pensées différentes les symbolistes et les livres sacrés de l'Inde se sont occupés de l'Araignée et de son travail, qu'ils apparentent au symbolisme du tissage. D'après René Guénon, ils font des toiles composées de fils établis en circonférences concentriques et de fils rayonnant du centre vers les extrémités de l'espace, l'image du plan de la sphère cosmogonique ; ils voient même dans l'Araignée placée au milieu de ce planisphère l'image du soleil, cœur du monde[4].

S'en tenant à la perfide cruauté de l'Araignée des héraldistes de l'Europe orientale ont voulu voir en elle, qui embrasse les autres insectes pour leur injecter son mortel venin, l'emblème des traîtres du genre de Judas, dont les manifestations d'amitié cachent déloyalement des intentions criminelles. En Occident, la science médiévale du Blason à regardé l'Araignée et sa toile comme l'image du juge prévaricateur qui fait acception des personnes. On trouve un écho tardif de ce

---

[1] Saint Paulin, évêque de Nole, *Correspondance*, XXXVI (Lettre à Saint Amand, évêque de Maëstricht).

[2] David, *Les Psaumes*, XXXVIIII, 12 (Vulgate) ; Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. I, p. 128.

[3] *Emblèmes des Devises chrétiennes*, éd. Mathieu Chavance, Lyon, 1717, p. 204.

[4] Cf. R. Guénon, *Le Symbolisme du Tissage*, in *Le Voile d'Isis*, t. XXXV (1930), n° 122, p. 68 ; et *Le Symbolisme de la Croix*, XIV, p. 120.

thème symbolique sous la plume du vieil héraldiste La Colombière : « C'est, dit-il, le symbole d'un juge corrompu, et de l'inégalité des Loix, selon le dire du sage Solon, qui comparait les Loix aux toiles d'Araignée, par le moyen desquelles les petites mouches sont arrestées, mais qui ne sont pas assez fortes pour arrêter les grosses qui passent toutes à travers : en estant de mesmes des petits qui sont asservis par la rigueur des loix, dont les grands du monde ne font conte[1] ».

Singulier effet des apparences ! La Mante et l'Araignée sont aussi féroces l'une que l'autre : les embrassements de l'une et de l'autre sont mortels ; mais la première a sur la seconde la supériorité de réaliser deux gestes heureux qui rappellent ce par quoi l'homme s'élève le plus : la Prière et la Charité, l'amour de Dieu, l'amour d'autrui. Et l'homme fait d'elle l'image du Christ secourable, guide sauveur du genre humain. Il fait de l'autre l'emblème de Satan, le perfide entraineur des âmes vers la perte irrémédiable.

L'une et l'autre sont de sages maîtresses : nos pères les ont chargées pour nous de leçons précieuses qui valent d'être méditées.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] V. de la Colombière, *La Science héroïque*, éd. de 1669.